

3-1-2016

Agonie | The Agony

Jerry Auld

Gilles Mossiere
Translator

 Part of the [Critical and Cultural Studies Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), [Literature in English, North America Commons](#), [Modern Literature Commons](#), [Nature and Society Relations Commons](#), and the [Place and Environment Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

Auld, Jerry, and Gilles Mossiere. "Agonie | The Agony." *The Goose*, vol. 14, no. 2, article 42, 2016,
<https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol14/iss2/42>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

Agonie | The Agony

Cover Page Footnote

La première version anglaise de cette nouvelle a été publiée dans le volume 91 du Canadian Alpine Journal en 2008. Originally published in the Canadian Alpine Journal 2008, vol. 91.

Agonie | Agony

par | by

Jerry Auld

traduction par | translation by

Gilles Mossière



Un accident d'alpinisme s'est produit en 1920 près du mont Assiniboine dans les Rocheuses canadiennes. Le professeur Winthrop E. Stone fit une chute mortelle après s'être décroché sous le sommet du mont Eon ; sa femme Margaret, n'ayant pu compléter la descente, dut attendre les secours pendant sept jours, sans eau, nourriture ni vêtements chauds. Cette tragédie la marqua à vie, et elle n'en reparla jamais. Jon Whyte, écrivain de Banff, s'est inspiré de ces événements dans *The Agony of Mrs. Stone*, poème publié en 1977, qui sert de toile de fond à cette nouvelle.

AGONIE

Très haut sur un piton de dolomite, invisibles de la route, deux alpinistes ouvraient une voie exigeante.

Ils s'étaient querellés dans les sections du milieu lorsque l'ascension était devenue difficile, et maintenant, dans les dernières longueurs, le premier de cordée voulait forcer la victoire alors que le second montrait des signes d'épuisement. Richard fit monter Cary jusqu'au relais sur une vire étroite et s'écarta pour le laisser passer en tête. Au-dessus, la muraille semblait impossible à franchir. Richard proposa une traversée sous une bosse surplombante afin d'atteindre une série de fissures. Cary suggéra qu'ils n'étaient peut-être pas sur la bonne voie.

– Comment ça, pas sur *la bonne voie* ? rétorqua Richard. Cette voie-là, c'est nous qui la créons !

Cary ajouta que le passage était trop dur. Richard lui aussi était fatigué et il s'énerma, mettant en doute la volonté de son partenaire. Ils eurent des mots, collés l'un contre l'autre, leur voix se brisant contre le rocher et s'évaporant dans le vide derrière eux.

Cary était du genre à ne rien pouvoir faire lorsqu'on lui mettait la pression. Il fallait qu'il ressente l'énergie de sa propre motivation pour oser prendre des risques. Donc, plus Richard insistait, plus Cary hésitait.

Richard s'empara du matériel sur le baudrier de Cary, lui jeta un regard noir en lui disant de l'assurer sec, et se lança dans la traversée. Cary regardait le passage, les yeux dans le vague, sachant qu'il n'aurait pu passer en tête, et qu'il devrait même se faire violence pour le faire en second. Richard ne réussit à placer qu'une seule protection et à y passer la corde avant d'atteindre la première fissure de l'autre côté du surplomb, puis il repartit verticalement.

Cary lui demanda s'il apercevait le sommet.

Richard déclara : « Je ne vois rien de plus haut. »

Ses pieds disparurent et Cary, sentant la tension augmenter sur la corde, la laissa filer régulièrement. Il faisait très chaud et ils n'avaient plus rien à boire. Pendant un moment, le mouvement hypnotique de la corde filant contre le rocher accapara l'attention de Cary. Revenant à lui, il ne put se souvenir depuis combien de temps la corde ne bougeait plus. Il appela : « Richard ? » Une coulée de pierres dégringola derrière le surplomb, accompagnée d'étincelles, de poussière, de l'odeur âcre du soufre, laissant de longues traînées blanches derrière elle. Un mouvement de balancier agita la corde. Cary tira dessus, assurant sec en lançant un nouvel appel. Aucune réponse ne lui parvint. Sans contact verbal, leur unique moyen de communication se limitait à des à-coups sur la corde, mais celle-ci ne donna aucune

indication. Aucun mou, aucune tension. Indifférente. Cary jeta un œil aux alentours. La forêt s'étendait à ses pieds en des milliers de pointes, semblable à la fourrure mouillée d'un animal.

La forêt n'est pas si loin en contrebas; les oiseaux ne lui sont pas étrangers.

Ce vers d'un vieux poème lui revint en mémoire, comme récité par une voix calme inconnue. Cary continuait d'assurer Richard. Il essaya de se rappeler la suite du texte, mais la corde se brouilla sous ses yeux. Somnolant dans l'intense chaleur, il entendait des coups au loin, métal sur rocher, de manière intermittente.

Cary se demandait quoi faire. Il aurait voulu transmettre ses pensées le long de la corde comme autant de signaux télégraphiques. L'après-midi tirait à sa fin.

Une série de questions lui traversa l'esprit : si Richard s'est vaché, pourquoi ne le signale-t-il pas, de la voix, ou sur la corde ? Est-ce qu'il m'en veut de traîner ainsi? Combien de temps est-ce que je dois continuer à l'assurer? Est-ce qu'il a été blessé dans la chute de pierres? Cary baissa les yeux sur la corde enroulée à ses pieds. Elle n'était pas assez longue pour monter ni pour descendre. Si j'y attachais une sangle pour m'aider à passer, est-ce que j'arracherais Richard de l'ancrage qu'il avait créé? J'ai besoin d'une corde totalement tendue pour effectuer cette traversée. Qu'est-ce qu'un guide de montagne ferait dans mon cas? Le visage imperturbable d'un vieux guide s'imposa à son esprit, mais aucune réponse ne survint.

Puis l'obscurité tomba, et Cary fut soulagé de ne plus pouvoir faire quoi que ce soit. Par contre, il ne s'était pas imaginé que la nuit durerait si longtemps, qu'elle serait si froide, que le rocher deviendrait si glacial, que ses hanches lui feraient si mal, et qu'il appellerait l'aurore de tous ses vœux.

Une montagne est trop haute;

Elle entend des cris d'oiseaux.

Des bribes du poème lui revenaient de temps à autre. Il se souvint alors d'une soirée dans le salon du Club alpin du Canada, au milieu de grimpeurs efflanqués, attentifs, sirotant leur whisky devant les braises du foyer. Un homme récitait un poème. Il frappa le manteau de la cheminée du plat de sa grosse main calleuse.

– Et sur une vire pas bien plus large que ça, croyez-moi, indiqua-t-il de sa voix rocailleuse. Winthrop et Margaret Stone, c'était un couple de grimpeurs chevronnés. Ils aimaient camper aussi. Lui, il était président de l'université Purdue dans l'Indiana, à une époque où un poste comme ça était encore respectable. En ce temps-là, un scandale pouvait mettre fin à la carrière et aux espoirs d'un homme, au lieu de la lancer, comme cela semble être le cas aujourd'hui.

Cary se souvenait : l'histoire du couple Stone. Une histoire vraie.

– Winthrop Ellsworth Stone était un homme grave, mais Margaret, une de ces rares fleurs d'altitude. Elle passait inaperçue en ville, mais en montagne, calme et réservée, son vieux chapeau Trilby sur la tête, et en-dessous, des yeux sombres empreints d'une patience d'ange...

– Hum, hum, toussota quelqu'un, et tout le monde s'esclaffa.

– Oh, ça va, répliqua le conteur. Oui, je suppose que tout le monde était un peu amoureux d'elle.

C'était au camp d'été 1920 du Club alpin, au pied du mont Assiniboine. De nombreux sommets n'avaient pas encore été gravés, et les Stone tenaient à apposer leur marque sur « un des gros morceaux ». Au sud, de l'autre côté du col Wonder et du lac Marvel, se dressait le mont Eon. Ils en attaquèrent l'arête sud-est.

Ils étaient tous deux étaient en excellente condition physique, et se trouvaient juste sous le sommet vers la fin de l'après-midi. Il ne leur restait qu'un dernier obstacle à franchir: un mur compact entaillé d'une cheminée. Le Pr Stone s'y engagea, disparut aux yeux de Margaret qui l'interrogea, et il répondit qu'il ne voyait rien de plus haut.

C'est alors qu'un rocher se délogea, entraînant Winthrop dans le vide. Margaret banda ses muscles pour enrayer la chute de son mari, s'attendant elle aussi à être projetée à sa suite, mais Winthrop s'était décordé pour explorer la crête: Margaret vit son corps tomber de plus de mille pieds.

Tout leur ravitaillement se trouvait dans son sac à lui. La nuit tomba avant qu'elle n'ait repris ses esprits : elle la passa donc, à quarante pieds du sommet et à près de onze mille d'altitude, sans eau ni vêtements chauds.

Il lui fallut deux jours pour redescendre la crête, et finalement apercevoir un éboulis qui rejoignait le col Wonder. Pour atteindre la dernière vire, elle se laissa glisser le long de la corde, mais celle-ci était trop courte de six pieds: à bout de forces, elle dut en lâcher l'extrémité et se laisser tomber sur les pierres.

Ce n'est qu'alors qu'elle se rendit compte que cette terrasse se terminait sur un à-pic, et qu'elle ne lui permettrait donc pas d'atteindre le pierrier en contrebas. Margaret n'était pas assez grande pour rattraper le bout de la corde. Elle était prise au piège. Elle attendit les secours pendant sept jours.

Cary essayait de s'imaginer à quoi il ressemblerait, lui, après sept jours. Et puis, les éditoriaux dans les journaux, les lettres décortiquant leurs erreurs. Il se voyait en train de lire toutes ces critiques.

« Un roc de détermination », ce cliché lui traversa l'esprit. Il s'était souvent imaginé dans une situation désespérée où il devrait souffrir et faire preuve d'héroïsme. Jamais il n'avait envisagé de devoir souffrir aussi longtemps.

Dans les brouillards d'un rêve, confus et fragmenté, Cary vit le Pr Stone ramoner dans la fissure.

- On y est presque, Margaret!
- Cette cheminée, c'est la seule option pour passer.
- Il faudra faire très attention, le rocher est complètement pourri.
- Tu es au sommet ?
- Je ne vois rien de plus haut.

Cary se réveilla en sursaut, pris de tremblements incontrôlés.

Quelqu'un se tenait à côté de lui. Paniqué, Cary se dépêcha de retendre la corde.

« Richard? » La silhouette était trop petite et ne portait pas de casque, mais un chapeau mou au bord recourbé comme le pignon d'une ferme suisse.

Cary plissa les yeux. Finalement, il murmura : « Margaret? »

Elle était pieds nus, de profil, dans une robe de laine déchirée, et de ses mots émanait une grande tristesse.

Je tombe toujours, ne grimpe jamais.

Brise le rocher, calme la peau.

Pourquoi une personne n'est-elle pas un roc?

Cary reprit conscience car son pantalon ne le protégeait plus de la froideur de la pierre, et, pour s'en écarter, il pivota contre l'ancrage qui le retenait par la taille. Le rocher était compact,

il ne pouvait y glisser les doigts, et lorsqu'il le frappa de la main, il ne perçut que le seul claquement de sa paume gelée contre la paroi glacée.

D'autres lignes du poème lui revinrent pendant qu'il claquait des dents dans l'obscurité.

Les yeux bouffis, les bras brûlés, les doigts raides et gonflés,

N' imagine plus imaginer

sa mort.

Ses oreilles, ses doigts, ses pieds lui semblaient durs comme du bois, et il n'espérait plus l'aurore depuis longtemps, pourtant l'horizon, puis le vide effarant réapparurent à ses yeux. Ses cils étaient couverts de sueur séchée, et le rocher, humide de rosée, comme une éponge miséreuse.

Une montagne est trop haute;

Elle entend des cris d'oiseaux.

La forêt n'est pas si loin en contrebas; les oiseaux ne lui sont pas étrangers.

Vers le milieu de la matinée, Cary avait retrouvé toutes ses sensations, mais une soif dévorante lui brûlait la gorge et lui donnait des vertiges. Il appela Richard et fut effrayé par le son de sa propre voix. Il démontra l'ancrage et, glissant les doigts dans une maigre fente, se mit en appui sur le bout de ses pieds endoloris. Il fit un faux mouvement et dut lutter pour se rétablir. Son corps fut secoué de tels tremblements qu'il comprit que tout autre mouvement lui serait fatal. Il commença à remettre l'ancrage en place, mais une nausée lui souleva le cœur et la terreur l'envahit à l'idée d'être happé par le vide avant d'avoir pu se vacher. Il s'accroupit, les yeux sur la traversée impossible. Pour lui, cela ne faisait aucun doute : il avait conversé avec Margaret. Elle était tout aussi réelle que la position intenable dans laquelle il se trouvait. Par contre, il se demanda pourquoi elle s'exprimait par énigmes. La brûlure du soleil lui semblait tout aussi étrange que la nuit glaciale qu'il venait de passer, une nuit à pierre fendre. C'est alors qu'il comprit l'énigme : ce qui pouvait briser le rocher, mais calmer la peau. Ce qui tombait toujours, mais ne grimpait jamais. L'eau. Sans eau, nous ne serions pas différents du rocher, sec, mort. Sous la lumière intense du soleil, le regard brouillé, l'eau accapara son esprit.

Elle pense à la gourde dans le sac de son mari;

Les choses ont plus d'importance que les pensées.

Il rouvrit les yeux. À côté de son genou, il en vit un autre, collé contre la paroi. Ses vêtements, frottant contre sa peau brûlée, gelée, déshydratée, lui tiraient des gémissements.

Ses yeux le regardaient, paisibles, sous le rebord de son chapeau.

Si tu restes ici, tu la trouveras.

Si tu redescends, elle te trouvera.

Si tu avances, vous vous rencontrerez plus tard.

Lorsqu'il se rendit compte qu'elle n'était pas là, il fit une autre tentative de traversée, mais la corde qui tirait inéluctablement sur sa taille, et la crainte de décrocher la dernière sangle, firent échouer cette nouvelle initiative. Ses mots résonnèrent à nouveau. Qui était-il censé rencontrer?

Qu'était-il arrivé à Richard? Cary l'imaginait frappé par la chute de pierres, un poing coincé dans la fissure, le moindre mouvement menaçant de le précipiter dans le vide. Ou alors, la corde attachée au dernier ancrage, juste avant le sentier qui redescendait vers la vallée. Richard m'aurait-il abandonné, pensant que je m'en sortirais tout seul en me tirant sur la corde?

Il leva les yeux vers la traînée d'un avion. Elle, en 1920, elle n'aurait rien vu dans le ciel.

Il fut surpris par l'arrivée d'une deuxième nuit, accompagnée de nuages menaçants. Le vent glacial, et la soudaine réalisation d'une autre nuit en altitude. Paniqué, Cary tira sur la corde, regrettant de n'avoir encore vraiment rien tenté. Mieux valait mourir que subir une seconde nuit ici. Il s'immobilisa, des crampes dans les jambes. Est-ce que c'était ça que Margaret avait voulu dire? S'il restait ici, il trouverait la mort; s'il essayait de redescendre, c'était elle qui le trouverait. Sa seule chance de continuer à vivre, c'était de passer. Facile à dire, pensa-t-il.

D'étranges images lui passaient par la tête – un harnais oscillant, vide, en bout de corde, Richard enlevé par des extra-terrestres – lorsqu'il perçut de nouveau sa présence à ses côtés.

– Ça va aller, dit-il, je peux attendre.

– Ça va devenir de plus en plus dur, répondit Margaret Stone. Belle corde.

– Je ne peux pas me sortir d'ici, dit-il.

Si tu en as un,

tu en as deux,

jusqu'à ce que tu n'en aies plus.

L'éternité, pensa-t-il. Parler par énigmes, c'est facile, quand on a tout le temps devant soi. Ou peut-être quand il faut choisir entre chute fatale, agonie de l'attente, ou agonie du mouvement?

Cary savait qu'elle parlait de choix. Lui, il avait une corde, option qu'elle, elle n'avait pas eue. S'il avait le choix, il y avait donc deux issues. Jusqu'à ce qu'il prenne une décision irrévocable.

À l'aube, il se mit debout, s'étira sans intention précise et libéra sa boucle d'ancrage. Ayant accroché un mousqueton au bout d'une longue sangle, il entama la traversée, les pieds en adhérence sur le rocher granuleux encore humide de rosée, les doigts dans la maigre fente, comme des serres.

Un de ses pieds se déroba, et il se rattrapa *in extremis*, maugréant, puis laissant éclater sa rage. Il progressa ensuite lentement sous le surplomb par de raides mouvements latéraux, imprimant sa volonté dans la pierre. Je ne suis pas rocher, dit-il, je suis eau. Arrivé à la fissure verticale, il glissa ses doigts jusqu'au fond pour bien en épouser les contours. Levant les yeux, il vit la corde qui pendait du sommet, par-dessus un petit ressaut. Puis, le ciel bleu pâle.

– Je ne vois rien de plus haut, déclara Cary dans le silence.

Il grimpa lentement, les doigts crochetés dans la fissure. Le rocher était sain: il passait.

– Je ne vois rien de plus haut.

*

A climbing accident took place in 1920 near Mount Assiniboine in the Canadian Rockies. Dr. Winthrop E. Stone unroped near the summit of Mount Eon, and fell to his death; his wife Margaret was not able to get off the mountain, and suffered without food, water or extra clothes for seven days before being rescued. She never spoke of that tragedy. Jon Whyte of Banff wrote a poem *The Agony of Mrs. Stone*, published in 1977, which is referenced in the short story.

THE AGONY

High on a blunt of dolomite, out of sight from the road, two men scaled a new and hard line.

They had quarreled on the mid-sections as the difficulty increased, and as they worked the final pitches the leader grew impatient for victory as the second grew exhausted. At a belay stance on a small ledge, Richard brought Cary up and stepped aside for him to lead. The wall above seemed impossible. Richard proposed a traverse out under a hanging bulge to a crack system. Cary questioned if they were off route.

Richard said. "It's our route, how could we be *off* it?"

Cary told him that the climb was too hard. Richard was tired as well, and grew angry, questioning Cary's commitment. They shouted, pressed arm to arm, their voices smashing each other from inches away and then evaporating into the vacuum at their backs.

Cary was the type that would never do something if pressured. He needed the pull of his own conviction to take risk. The more Richard urged, the more Cary withdrew.

Richard grabbed the gear from Cary's harness, glared and told him to watch closely and then started the traverse. Cary stared bated, knowing he couldn't lead it, fearing his attempt to follow. Richard managed to fit only one piece of protective gear in the rock through which to thread the rope before he reached the crack on the other side of the bulge of rock and started up.

Cary asked him if he could see the top.

Richard said, "I can't see anything higher."

His feet disappeared and Cary felt the rope tug and he fed it out carefully. It was very hot and they were out of water. After a long time, Cary studied the mesmerizing shift of the rope braid against the rock until he couldn't remember how long it had been since it had moved. He yelled for Richard. A thunder of rockfall poured down from the hidden corner with sparks, dust, the smell of burnt lime, leaving long white scars. The rope swayed. Cary held the belay tight and called. There was no answer, the rope stayed the same—not slack, not weighted. Indifferent. With no way to hear one another they would rely on jerks of the rope to communicate. Cary glanced around. The forest spread out in thousands of distinct spikes like wet fur.

"The forest is not so far below that birds are aliens."

The memory of an old poem came to Cary like the voice from a calm stranger. Cary held the belay. His mind scratched at the poem. He dozed in the heat, watching the rope blur. He heard tapping, metal on stone, intermittent, trailing off.

Cary wondered what he should do, as if he could force his question along the rope like a telegraph pulse. The day was fading.

Cary thought: If Richard is anchored, why doesn't he call or tug? Is he furious waiting for me? How long should I hold the belay? Was he injured in the rockfall? Cary looked at the rope pooled at his feet. There wasn't enough length to climb or descend. If I moved up the rope on a sling would I dislodge Richard? I need the rope tight for that traverse. What would a mountain guide do? All Cary could imagine was the imperturbable façade of a guide, but no answers came.

Then it was dark and he felt relief that he would not have to do anything. But he hadn't bargained for how long the night would stretch, how cold he would become, how the rock would turn to ice and his hips would ache, and his will would plead for dawn.

*"A mountain is too huge
She hears the cries of birds."*

Lines from the poem kept occurring to him. Then he remembered it was at an Alpine Club party, beneath crowds of lean rock climbers, a quiet room of alpinists, sipping scotch, a fireplace in embers. A man stood reciting a poem by rote. He slapped the mantle with a worn and heavy hand.

"On a ledge not much bigger than this, mind you," the man growled. "They were an accomplished couple, the Stones, but also fond of camping. He was president of Purdue University in an age when that was very respectable; back then a scandal could ruin a man's career and prospects instead of starting it, as it seems to do today."

Cary remembered: the story of the Stones. A true story.

"Winthrop Ellsworth Stone was a stern man, but Margaret was one of those rare mountain flowers. Unremarkable in a city, but out in the mountains, in her battered Trilby hat, very quiet and reserved, and with eyes dark with patient regard..."

"Ahem," said someone and everyone laughed.

"Yes," the storyteller said, "I suppose everyone was a little in love with her.

"At the Club's 1920 camp at the base of Assiniboine, there were many peaks not yet climbed, and the Stones were anxious to bag 'one of the big ones'. Just to the south, over Wonder Pass and Marvel Lake, rose Mt. Eon. They attacked the southeast ridge.

"Both were in first-class condition, and late afternoon had them near the summit. One obstacle remained: a solid wall split by a chimney. Dr. Stone started, climbed out of sight. Margaret called, and Winthrop said he could see nothing higher.

"Then a rock dislodged and took Winthrop with it. Margaret braced herself, expecting to be pulled off, but Winthrop had untied to explore further. Margaret watched him fall a thousand feet.

"All of their supplies were in his pack. Evening came before she recovered her wits, so she endured, without water or jacket, forty feet from the summit, which is near eleven thousand feet'.

"It took two days for her to descend the ridge, then she saw a talus slope that lead off to Wonder Pass. She used the rope to lower to the last ledge, but the rope was too short, so, exhausted, she dropped the last six feet.

"Only then did she realize the ledge was isolated and would not allow her off the mountain. She could not reach the rope. She was trapped. She waited seven days for rescue."

Cary imagined what he himself would look like, retrieved after a week. The arguments in editorials, letters explaining what they did wrong. In his imagination he tried to read those

criticisms.

He thought to become like a rock of determination. He had always imagined a more immediate situation in which to be heroic and suffer. He had never considered suffering to take so long.

His dream was foggy and fragmented. In the fog he saw Dr. Stone wedged in the chimney.

"It's just within our grasp, Margaret!"

"I see this chimney as the only way up."

"We'll have to be careful, it is very loose here—"

"Are you near the top?"

"I can see nothing higher."

Cary woke with a start, shivering uncontrollably.

Someone stood beside him. Cary scrambled to resume the belay, alarmed. "Richard?" The figure was too small, wore no helmet, but a soft brim curved like the gables of a Swiss farmhouse.

Cary squinted. Finally, he whispered, "Margaret?"

She stood in bare feet, with shreds of a heavy skirt, in silhouette, and spoke as if deeply sad.

"I always fall, never climb.

Break rock, soothe skin.

Why is a person not a rock?"

He woke next when the stone froze him through his thin pants, and he shuffled to turn against the anchor, shackled to his hips. The rock didn't move, he couldn't push his fingers into it, when he slapped it there was no sound other than his own cold flesh hitting cold rock.

More words of the poem came as he chattered in the dark.

"Puffed eyes, burnt arms, stiff and thickening fingers

No longer thinks about thinking

his death"

Long after he'd given up on dawn, when his ears and fingers and toes felt like wood, the horizon and then the staggering drop reappeared. His lashes gritty with dry salt, the rock moist with dew, like a miserly sponge.

"A mountain is too huge

She hears the cries of birds

The forest is not so far below that birds are alien."

By mid-morning, he stamped the cold out, but the sharp thirst in his throat was pushing him like a knife to the edge. His call to Richard frightened him with its sound. He dismantled the anchor, smeared with sore toes and crept fingers to a crack. His balance swayed out and dropped away. He shook so badly that he knew he could not hold the first move. He rebuilt the anchor, vomiting nothing, terrified to slip off the small shelf before he could lock himself to it. He squatted and stared at the traverse. He did not question that he had spoken to Margaret. She was as real as his impossible position. Instead he wondered why she would speak in riddles. The broil of the sun seemed equally impossible after the frozen night, a night so cold that it could break rock. Then he understood her riddle: what could break rock, but soothe skin. What falls and never climbs. Water. Without it we are no more than a rock, dead. Under the sun, his eyes blurry, water became his only thought.

"Thinks about the water bottle in his pack

Things become more important than thoughts."

He opened his eyes. Beside his knee he saw another's, pressed tight on the ledge. Every stitch rubbed fierce against his burnt, frozen, and dehydrated skin.

Her eyes were soft under the brim.

"If you sit in this place you will find it.

If you go down it will find you.

If you leave you will meet later."

When he realized she was not there he tried again to make the traverse, but his fear would not let him release the last sling and the loose rope pulled relentlessly on his hips. He listened to her words. Who was he supposed to meet?

What had happened to Richard? He imagined him struck by rockfall, hanging by a jammed wrist like a chock, the slightest weight pulling him down; then he imagined the rope tied off to a piton anchor, next to the trail leading down. Would Richard have abandoned me, thinking I would just climb the rope?

He watched a contrail boil across the sky. In the 1920s she would have seen nothing.

It startled him when night fell again behind darkening clouds. The cold wind and the realization of another night. He was frantic, tugging the rope, wishing he had tried something. Even dying might be better than another night. He froze on cramped legs. Was that what Margaret warned? If he stayed he would find his death, if he tried to go down it would find him. His only chance at longer life was to go up. Easy to say, he thought.

He was hallucinating, pondering Richard's empty harness swaying in the wind, a victim of abducting aliens, when he felt her once more beside him at the anchor.

"I can do it," he said. "I can wait."

"It gets harder." Margaret Stone said. "Nice rope."

"I can't climb out of here," he said.

"If you have one,

you have two,

until you have none."

It was an eternity, he thought. Riddles are easy when you have so much time. Or maybe when you live a decision between a terminal fall, an agony of waiting, or an agony of movement?

He knew she referred to choices. He still had the rope, the choice that she never had. If he had a choice, he had two outcomes. Until he committed.

With dawn, he stood, stretched without plan, then pulled the anchor. He led himself out with a long runner, then stepped hard on the gritty, sweating rock, his fingers like sharp, stripped wires.

He slipped and caught, mumbled and screamed. He moved slowly under the bulge in lunging stiff moves, clawing his will into the stone. I am not rock, he said, I am water. At the crack he wiggled his fingers deep into the stone until he could feel its ribs. He looked up and saw the rope trailing higher, over a lip. Then clear pale sky.

"I can't see anything higher," Cary said aloud in the silence.

He moved up, slowly, pulling on a finger jam. The stone was solid, he was doing it.

"I can't see anything higher."

JERRY AULD habite à Canmore depuis 1996. Passionné d'alpinisme et de course à pied en montagne, il exerce ses talents d'écriture dans le domaine émergent de la littérature de montagne. Son premier roman *Hooker & Brown* (Brindle & Glass, 2009) a été finaliste du prix Boardman Tasker et du Festival de livre de montagne de Banff. *Short Peaks*, son deuxième livre et premier recueil de nouvelles (Imaginary Mountain Surveyors, 2013) a également été finaliste du Festival de Banff 2103 (fiction et poésie) et reçu la mention *Notable* de l'organisme *Independent Publisher Book Awards*.

Residing in Canmore since 1996, **JERRY AULD** is an avid climber and mountain runner who focuses on writing stories in the emerging genre of mountain fiction. His first novel *Hooker & Brown* (Brindle & Glass, 2009) was shortlisted for both the Boardman Tasker award for Mountain Literature, and the Banff Mountain Book Festival Literature award. *Short Peaks* is his second book, and his first collection of short fiction (Imaginary Mountain Surveyors, 2013) which has been reviewed as an IP Notable from the Independent Publisher Book Awards, and was shortlisted for the 2013 Banff Mountain Book Festival's fiction and poetry award.

GILLES MOSSIÈRE est né à Lyon (France) et y a fait des études d'anglais. Il a déménagé à Calgary en 1978 et a obtenu une maîtrise en littérature francophone en 1991. Il enseigne à l'université Mount Royal (Calgary), et la littérature de montagne est son principal intérêt de recherche. Il est membre de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta (ATIA) depuis 1998. Il a traduit des poèmes de Pamela Banting pour le numéro 10 de *The Goose* (Hiver 2012). Il contribue à *TransLit*, l'anthologie de traductions littéraires publiée par l'ATIA, depuis le volume 3, et a dirigé l'édition du volume 10 en 2015. Il espère que ses traductions aident à faire connaître des auteurs albertains de qualité.

GILLES MOSSIÈRE was born in Lyon, France, where he studied English. He came to Calgary in 1978 and received an MA in French Literature in 1991. He teaches at Mount Royal University in Calgary, and his main area of research is mountain fiction. He has been a member of the Association of Translators and Interpreters of Alberta (ATIA) since 1998. He translated poems by Pamela Banting for issue 10 of *The Goose* (Winter 2012). He has been a regular contributor to *TransLit*, the anthology of literary translations produced by ATIA, since volume 3, and edited volume 10 in 2015. He hopes that his translations help bring attention to quality Alberta authors.

Lisez des traductions par Mossière, des poèmes de Pamela Banting | Read Mossière's translation of poems by Pamela Banting in *The Goose*

<http://www.alecc.ca/uploads/goose/TheGOOSE2012Winter10.pdf>.

Photo: **DIANNE CHISHOLM**, Marble Canyon, Kootenay National Park, British Columbia, © 2016